

La Science est-elle un fantasme ?

Ch. Melman

Texte de l'exposé prononcé le dimanche 23 novembre 1986, lors des journées organisées conjointement par l'Association freudienne et l'Évolution psychanalytique sur le thème : "La pensée scientifique en psychiatrie".

Interne en psychiatrie, il y a une trentaine d'années - j'ai eu un patron qui était un homme intelligent, estimable, et auquel la collectivité psychiatrique d'ailleurs rendait hommage en lui accordant des responsabilités ; il avait pour particularité de distribuer, de façon très généreuse, aux patientes de son service un traitement qui était constitué de cachets de poudre d'ovaires. Il y avait deux dosages modulés suivant la gravité des cas et leur évolution.

J'ai croisé un autre patron, une personnalité assez remarquable, animée en particulier de fortes préoccupations éthiques - homme cultivé, bon clinicien et qui estimait qu'on ne pouvait pas traiter les maladies psychiques si on ne donnait des traitements anti-colibacillaires, d'ailleurs à l'époque totalement inefficaces.

Je dois à ce patron d'avoir appris comment on recueille une observation psychiatrique, selon la méthode inaugurée par Pinel - ce que nous rappelait Garrabé le premier jour - en se contentant fidèlement de noter sur un papier tout ce que peut dire le patient. C'était cela qui constituait le matériel avec lequel nous avions à travailler.

J'ai connu aussi, au cours de ma formation, un patron, homme également brillant et compétent. Dans le dispensaire d'enfants dont il avait la charge, il disposait de tout un arsenal de pieds à coulisse avec lequel il se livrait à des évaluations anthropométriques. Et il y a toujours dans ce dispensaire, les milliers de fiches accumulées au cours de sa carrière et qui attendent encore d'être exploitées un jour.

Et puis je ne voudrais pas oublier le premier patron que j'ai eu dans les hôpitaux psychiatriques, que j'ai aimé et apprécié pour sa rigueur et son talent, qui appliquait à ce que l'on appelle la maladie mentale, les thèses de Marx. Et puis aussi, il discutait celles de Sartre ; avant que, à l'occasion d'un bouleversement intime, il se produise chez lui un brutal changement qui fit qu'il brûla ce qu'il avait autrefois adoré.

Je ne lui en porte aucun grief, parce qu'avec ceux, donc, qui entre autres, furent mes maîtres dans les hôpitaux psychiatriques, j'affirme, ce soir, à l'issue d'un colloque comme le nôtre, ma plus entière solidarité, dans la mesure où il ne m'a pas semblé que nous étions aujourd'hui, pas plus peut-être qu'à l'époque, en mesure... malgré ici les efforts conjoints déployés, malgré les différences de perspectives, de langages, que nous n'étions pas en mesure de marquer ce qui ferait notre différence de pensée avec de telles pratiques.

Et j'ai beaucoup apprécié dans l'exposé que nous a fait au départ Jean Garrabé, le fait qu'il nous ait montré combien notre psychiatrie restait toujours écartelée entre le souci de mimer la rigueur médicale (donc de se donner une apparence scientifique) et d'autre part d'être néanmoins soutenue par des préoccupations philosophiques c'est-à-dire une éthique.

Il est vrai que le problème est, pour nous, rendu d'autant plus difficile que ce que nous appelons LA science effectivement n'est pas UNE. Il suffit de s'adresser à celle qui constitue la reine des sciences c'est-à-dire les mathématiques pour immédiatement - fût-ce en profane ou en ignorant - constater combien les spécialistes s'y déchirent (alors qu'ils sont là dans un registre scientifique) s'y déchirent avec des passions qui assurément égalent les nôtres et j'ai eu la surprise, par exemple, en feuilletant le livre de René Thom qui s'appelle "Paraboles et Catastrophes" (René Thom que nous avons voulu inviter ici, mais que semble-t-il les précédents contacts avec notre milieu, n'avaient pas spécialement encouragé) de lire par exemple des formulations où il dénonçait - entendez bien ! - des mathématiques anormales, les mathématiques pathologiques telles par exemple les théories ensemblistes qui étaient tout à fait inutiles, accessoires, sans intérêt, Cantor, dont la mathématique était baroque, Bourbaki, dont les mathématiques étaient mortes, et que, lui, ce qu'il aimait dans les mathématiques est ce qui se trouvait plutôt vivant et souple. Et il était assurément, pour le profane que je suis en la matière, surprenant de constater combien quand il avait, non pas à faire des mathématiques, mais à parler sur les mathématiques, le professeur René Thom se comportait, je dirais, comme le quidam le plus commun, le plus spontané, c'est-à-dire qu'il avançait des assertions, des jugements de valeur.

Donc, il y a difficulté pour nous parce que la science n'est pas une ; il y a des travaux, des méthodes, des voies en mathématique et de même, quant à la philosophie à laquelle nous n'avons cessé en cours de route de faire référence, les philosophes présents dans la salle ont pu dire que les psychiatres étaient les derniers à y faire référence, à y chercher quelque vérité ; pour leur part les philosophes essayaient de s'orienter vers d'autres domaines, depuis un certain temps déjà. On les a vus justement à temps se tourner du côté de la logique et d'ailleurs rester sur le désarroi qu'ils avaient pu en éprouver.

Et c'est bien pourquoi je retenais aussi de l'exposé que nous fit Georges Lantéri-Laura, que l'histoire des idées en psychiatrie ne pourrait que nous inciter au scepticisme.

Un scepticisme qui, bien sûr, aurait l'avantage de nous inviter à une tolérance réciproque et résignée ; autrement dit chacun aurait en quelque sorte sa chanson, chacun aurait ses préférences intimes. Et je dois dire un scepticisme qui n'est pas loin au fond de la position cartésienne.

C'est-à-dire que finalement chacun pourrait dire ce qu'il veut ou ce qu'il peut, mais enfin du moment qu'il le dit, est-ce que ce ne serait pas cela en dernier ressort la vérité dernière, celle à quoi nous aurions à nous restreindre, à nous restreindre : il le dit. Voilà !... il l'a dit.

Alors maintenant... ce qu'il a dit ?

Eh bien, il a dit ce qu'il a pu et la vérité ne tient qu'à son dire.

Cette position, qui assurément ne manque pas de sagesse, nous ramène également à ce dernier pôle, à cet autre pôle de vérité (à côté donc de ce dire qui nous spécifierait) cet autre pôle de vérité qui serait que nous n'aurions rien à attendre que de la clinique c'est-à-dire de l'observation patiente et désintéressée des phénomènes, et de l'action que, grâce à des modèles, nous pourrions avoir sur ces phénomènes.

Malheureusement nous savons, je crois depuis longtemps, que notre observation à beau être patiente, elle n'est jamais désintéressée.

C'est-à-dire que nous ne savons enregistrer comme phénomène que ce que nous sommes capables de construire à l'intérieur d'un système donné, qui d'ailleurs permet du même coup de distinguer ces phénomènes comme tels.

Ce qui veut dire que ce serait, en quelque sorte, illusion de penser que les phénomènes nous attendraient dans le réel, tranquillement, attendraient que nous venions les déchiffrer à l'aide des diverses langues, à l'aide des divers codes que nous saurions utiliser. Puisqu'il est avéré que ce sont nos systèmes qui construisent le réel et du même coup le type de phénomènes auxquels ils s'appliquent.

Je n'ai pas besoin (et Lantéri-Laura l'a parfaitement fait) de rappeler par exemple combien la psychiatrie kraepelienne a été une psychiatrie kantienne ; je veux dire qu'un certain nombre de phénomènes sont venus s'inscrire à l'intérieur d'une conception parfaitement consistante, parfaitement cohérente du réel ; ou l'influence du bergsonisme sur la psychiatrie française, l'influence éventuellement de l'associationisme sur le concept de discordance, plus près de nous ce que furent l'influence du pavlovisme, de la phénoménologie et encore plus près de nous (comme nous avons brillamment pu l'entendre) du poppérisme etc, etc...

Une autre difficulté : s'il est vrai, donc, que les phénomènes n'attendent pas dans le réel que nous allions les décrypter, une autre difficulté est que l'action dans notre champ le spécifie comme celui où (je me permettrai de le dire comme cela) la magie et la religion gardent tout leur efficace sur, justement, les phénomènes considérés.

La magie et la religion gardent tout leur efficace sur le réel en cause, et sans doute la science ne tient elle-même son prestige dans notre champ, qu'à cause éventuellement de la lumière qui se trouve en quelque sorte projetée sur elle par ces deux instances.

Je ne vais pas, ici, évoquer ce que d'autres ont pu distinguer dans leur champ comme efficacité symbolique, qui semblerait bien d'une certaine façon s'apparenter à l'action de la magie.

A l'occasion d'un voyage au Brésil nous avons pu constater comment dans les hôpitaux universitaires coexistent avec les médecins scientifiquement formés, des équivalents de chaman, dont les actes sont remboursés par la sécurité sociale et dont l'action, dont l'efficacité sont sûrement reconnues.

Il m'est arrivé aussi, pour évoquer cette anecdote, d'avoir à participer à des conférences faites dans une université éprise de progrès - à l'époque où ce terme semblait emporter l'optimisme - sur le mesmérisme.

Et je me souviens très bien combien les participants de cette conférence, évidemment épris de progrès se tapaient sur les cuisses à l'idée de ce baquet de zinc autour duquel d'honorables personnes venaient se réunir en se donnant la main - et je m'étais permis de leur faire remarquer que si nous ne nous servions plus d'un baquet de zinc, il arrivait néanmoins que des réunions tentent de se nouer, de se faire en faisant circuler entre les participants, de nos jours ce que l'on appelle un "joint".

Alors, peut-être, sommes-nous en posture d'interroger ce que, nous, nous entendons par le terme de science. C'est-à-dire à la fois la question de savoir à quoi peut-on la reconnaître, quand disons-nous là : ça ! c'est une démarche scientifique (pas autre chose).

Et également qu'est-ce qui fait son prestige ainsi parmi nous ?

Eh bien je crois que la pratique que nous avons - et j'évoque ici de façon privilégiée, la pratique psychanalytique - eh bien cette pratique nous permet d'entendre le prestige attaché à la science comme lié à la supposition d'un savoir qui vaudrait pour tous, s'imposerait également à tous et, du même coup, viendrait nous assurer une maîtrise parfaite du réel.

Autrement dit, la réalisation de la science viendrait accomplir ce vœu du philosophe d'une langue enfin exacte qui par sa seule syntaxe nous permettrait d'éviter l'erreur. Effectivement, quelle réconciliation un tel savoir ne serait-il pas capable d'accomplir !

Et je crois que ce que nous avons bien vu, par exemple, dans l'exposé qui m'a paru très fidèle fait par Grémy et Pénochet, que finalement la nécessité de l'informatique était bien de transformer, de faire passer la langue naturelle qui constitue notre domaine, qui alimente l'observation de psychiatrie dont je parlais tout à l'heure - de transformer cette langue naturelle en une langue exacte, débarrassée de ses impuretés c'est-à-dire de l'équivoque, des ambiguïtés et propre dès lors, évidemment, au maniement par le calcul.

Et c'est là une démarche où, il me semble, nous pouvons reconnaître effectivement le passage à un procès proprement scientifique : abandon de la langue naturelle au profit d'un langage constitué d'éléments purement formels réglés par une syntaxe elle-même déterminée par des axiomes.

Il me semble que je donne là une définition élémentaire de la science, de la démarche scientifique et, qui je dois le dire, me paraît à peu près convenir.

Comme on le voit un tel système tient son efficace d'exclure à priori toute autre référence qu'à ce qui est pur jeu d'écriture.

Lorsque Newton établit la formule de l'attraction universelle c'est là une écriture, une formule qui par elle-même n'a pas de sens, une formule dont Newton va d'ailleurs ajouter qu'elle ne constitue pas un modèle. Vous savez comment il dit : que les hypothèses il n'en pose pas. Il nous dit : c'est comme ça ! c'est la formule qui est inscrite dans le réel et qui règle la gravitation universelle.

Comme vous le voyez, dans une telle formule, aucune possibilité d'une intervention de la magie. C'est-à-dire que je ne saurais en quelque sorte... comment dirais-je ?... la faire jouer pour m'asservir le réel en cause, puisque si je veux envoyer des corps dans l'espace il faut que j'obéisse à ce qu'elle implique.

Pas non plus d'implication religieuse. Je veux dire qu'elle se passe de la référence au grand horloger de l'Univers et pas non plus, de la moindre subjectivité. Ce fameux sujet que nous cherchons tant à sauver en quelque sorte de la rigueur scientifique et dont la préservation constituerait en quelque sorte... notre devoir, dont nous serions les gardiens, si j'ose ainsi m'exprimer, contre la science.

En tout cas dans une telle formule, le sujet n'a rien à voir ni à redire, il en est à proprement parler exclu, et que ça lui plaise ou que ça ne lui plaise pas, eh bien c'est comme ça que les choses se règlent.

Autrement dit, à titre d'image, le sujet d'une telle formule scientifique est aboli. La question est de savoir si nous sommes condamnés, en quelque sorte, à chercher dans la science ce qui pourrait nous guider dans notre démarche, ou s'il était pensable que notre pratique et en particulier la pratique psychanalytique - chose surprenante - ne soit pas incapable de retourner à la science un certain nombre de conséquences qui, de cette pratique analytique, se déduisent.

Et c'est ainsi que, la surprise ce sera de pouvoir dire à la suite de Freud, grâce à une lecture de Freud, et si l'on accorde attention à ce que Lacan a raconté après, que l'inconscient, après tout, ne serait supporté que par un système formel, un système littéral parfaitement homogène avec celui qui sert à la science dans son travail, dans son exercice ; d'avancer que le jeu de l'inconscient est supporté par un système formel, un système littéral parfaitement homogène avec celui dont se sert la science, et que Freud s'est évertué à montrer que ce système était régi par une certaine syntaxe, qu'il obéissait à un certain nombre de lois, qu'il y régnait un certain nombre d'axiomes. Lacan franchit un pas de plus, que Marc Darmon a tenté malgré les difficultés... de nous rendre sensibles par son exposé sur la topologie, en essayant de montrer que les lois qui régissaient le fonctionnement de l'inconscient obéissaient à un type de géométrie parfaitement repéré par ailleurs et où nous avons, nous psychanalystes, à retrouver notre bien.

C'est-à-dire que si ces constructions sont vraies, si cette lecture de Freud et si le crédit accordé à ce que Lacan a enseigné valent, eh bien nous aurions à conclure que le sujet supposé à l'inconscient serait le même que celui de la science, c'est-à-dire un sujet aboli. Aboli par ce jeu littéral que j'évoquais à l'instant et que ce serait en quelque sorte, entre autres, l'une des raisons pourquoi nous aurions affaire à ce sujet en souffrance c'est-à-dire ne sachant mieux s'exprimer que dans le registre de la pathologie, dans le registre qui dérange tous les ordres constitués, qui font syntaxe et relèvent d'axiomes. Autrement dit dans sa forme la plus pure, dans le registre clinique de l'hystérie, ce sujet étranger au monde, ce sujet qui ne saurait se reconnaître en personne et nulle part, est celui qui ne s'exprime jamais aussi bien que lorsqu'il dit : Non ! Lorsqu'il dit : "Ce n'est pas ça !" Et vous savez que j'évoque là, le travail de Freud sur la Verneinung - où il nous dit que c'est dans cette expression que l'on peut reconnaître la vérité de la manifestation du sujet. Et seulement dans celle-là, pas dans l'affirmation ; dans la Verneinung, lorsqu'il est dit : ça n'est pas ça ! Que c'est là que nous avons à reconnaître la présence effective du sujet.

Et c'est donc pourquoi le sujet auquel nous aurions affaire serait un sujet que rien ne garantit dans son être - et c'est bien la plainte dont il ne manque pas de nous faire part - c'est un sujet qui se trouve en proie à la difficulté d'accomplir le rapport - ce que Lacan définit lui, comme étant le rapport sexuel dans la mesure où le dit rapport, nous dit-il, ne peut jamais s'accomplir qu'entre un semblant d'homme et une mascarade de femme.

Ce que donc la psychanalyse, ici, par un retour qui après tout ne serait pas abusif ni illégitime - permettrait de retourner aux sciences : c'est qu'il serait bien vain qu'elles puissent jamais prétendre à quelque totalité que ce soit, puisque le sujet par définition se trouve exclu - quoiqu'il y ait à compter avec lui - se trouve exclu des formalisations qu'elles réalisent et même si ce sujet comme nous le savons, comme nous en faisons l'épreuve, est éminemment attaché, suspendu à toutes les théories qu'il se construit.

Et l'on comprend qu'il soit attaché aux théories qu'il se donne puisque subjectivement il y est lié, il en est dépendant et je crois qu'on peut expliquer ici le paradoxe que des théories apparemment purement scientifiques puissent heurter chacun de nous néanmoins de façon si vive dans sa subjectivité ; c'est pourquoi le débat scientifique ne manque pas d'aller toujours avec des... passions, voire éventuellement des consignes subjectives, et je me permets de rappeler, ce qui est devenu un pont aux ânes, ce qui a pu arriver à Cantor par exemple, ou à d'autres mathématiciens, à d'autres chercheurs du fait de ce qu'ils étaient obligés, amenés à théoriser, avait pour effet un déplacement subjectif les concernant.

Et c'est pourquoi le théorème de Gödel, qui démontre l'incomplétude foncière de tout système scientifique - je veux dire que dans n'importe quel système scientifique, il y a toujours à l'intérieur de ce système, une proposition correctement formulée c'est-à-dire écrite avec les termes mêmes et la syntaxe de ce système, et auquel ce système ne peut répondre en terme de vérité ; autrement dit sur lequel il ne peut se décider ; il ne peut dire si c'est vrai ou si ce n'est pas vrai, eh bien ce théorème de Gödel (dont René Thom dit en cours de route : vraiment c'est une anecdote dont on n'a rien à faire) on comprend qu'à un scientifique il déplaise - c'est bien légitime - mais nous savons aussi pourquoi nous avons à le retenir comme effectivement révélateur de ce qui, pour nous, est ici en question.

Alors, est-ce que la psychanalyse, elle, à défaut de la psychiatrie, est-ce que la psychanalyse serait scientifique ?

Voilà le type de question auquel, vous le savez, Freud a essayé de répondre de toutes ses forces, et qui a également considérablement tourmenté Lacan dans son travail, à laquelle il semblerait, qu'après la démarche que j'ai suivie là maintenant, nous puissions répondre de la façon suivante :

Oui. Premièrement oui.

Puisque son champ propre, celui de l'inconscient, supposerait - si nous acceptons ce type de lecture, de déchiffrement - supposerait le jeu d'une formalisation dans l'inconscient parfaitement identique à celui qui opère dans la science.

Mais non - puisque nous savons que nous ne parviendrons en aucun cas à ce qu'il en serait d'un savoir universel ; que nous ne saurions parvenir à cette langue exacte, à cette langue parfaite qui éviterait l'erreur et qui nous amènerait à communier tous ensemble dans le culte de la vérité.

Et aussi, ce que la psychanalyse nous permet de retenir : c'est qu'il existe assurément des savoirs scientifiques mais que ce qui nous importe c'est de déterminer au service de quelles pratiques - et plus précisément de quels discours - ils sont mis.

Précisément du fait de cette vocation totalitaire de la science, du fait également de ce prestige qu'elle a aujourd'hui parmi nous, et de telle sorte que c'est ici que la psychanalyse vient poser les problèmes éthiques qui - comment dirais-je ? - ... ne relèvent pas de sa fantaisie, de sa générosité et de son bon vouloir, du souci de quelque sauvegarde utopique que ce soit - mais qui font simplement une éthique consistante, cohérente avec ce qu'elle découvre, ce qu'elle entérine, ce qu'elle valide.

C'est-à-dire qu'il ne saurait y avoir de savoir capable de dire la vérité sur lui-même. Qu'il y a là entre savoir et vérité - c'est le titre d'un texte de Lacan - qu'il y a entre savoir et vérité, une division irréductible et que nous ne saurions parvenir à les marier.

Alors nous voyons bien, me semble-t-il - si l'on veut se servir de tels repères - comment la question de l'informatique, par exemple, se présente à nous - me semble-t-il - de façon plus précise.

Puisqu'il s'agit dans cette méthode, scientifique, de transformer les données du langage naturel en une langue exacte à laquelle, dès lors, peuvent s'appliquer les règles du calcul.

Ce que je trouve peut-être un peu plus surprenant est que dans cette démarche - je le dis bien : scientifique, - ce qui n'est pas exprimé est que ladite transformation c'est-à-dire le passage de la langue naturelle à un langage exact, ce passage est exactement du même type que celui que l'on voit opérer dans la psychose : je veux dire que ce dont nous voyons le délirant, le psychotique se plaindre, est bien le fait qu'il a été victime d'une opération par laquelle l'équivoque des signifiants est venue, pour lui, se figer, s'arrêter en un certain nombre de signes. Et que finalement, ce dont il est la proie c'est celle d'une langue exacte, dès lors évidemment persécutrice, terrifiante, ne lui laissant plus d'ombre - celle où justement il pourrait venir abriter quelque subjectivité - alors qu'il a le sentiment qu'elle est là exposée, qu'elle est éclatée, aux yeux de tous, offerte.

Donc ce qui peut par contre surprendre est que nous ne fassions pas remarquer que la dite opération est sensiblement identique à celle que l'on voit opérer dans la psychose, et ce n'est pas un trait que nous puissions retenir pour négligeable.

Il serait encore possible de faire remarquer qu'on voit bien comment, finalement, ce qui se passe dans l'idéal de l'informatique est cette idée que si l'on disposait d'un très grand nombre de données - je veux dire de toutes les données - eh bien il serait possible, à ce moment-là, d'exercer un trajet exact qui mènerait correctement à l'objet.

Dans la démarche informatique, qui consiste comme vous le savez à chaque temps, à opérer un choix par oui et par non - c'est le fameux bit, enfin, propre à l'informatique - on voit bien fonctionner ce qui serait du type d'un tranchement multiplié. Sans cesse on voit ce qu'il y aurait à rejeter, à retrancher, à abandonner afin de pouvoir constituer grâce à la totalité des informations - c'est-à-dire à des informations qui ne seraient pas soumises, je me permets de le dire, au refoulement - qui seraient toutes là présentes, afin de mieux rejeter les indues et qui permettraient d'arriver à localiser et à agir sur l'objet, en tout cas de donner une réponse correcte pour une préhension de l'objet.

Il est certain que ces méthodes sont parfaitement je dirais adaptées à ce à quoi elles servent principalement c'est-à-dire au repérage dans l'espace d'un objet volant, d'un mobile pour l'abattre (qu'il soit identifié ou pas) et la question est évidemment de savoir si l'objet propre à la psychiatrie serait identifiable en quelque sorte avec un objet de ce type, qui viendrait comme cela circuler dans l'espace.

Je ne veux pas m'engager ici - et il est déjà tard - dans les questions de forclusion. Je pense que, s'il est exact que le passage de la langue naturelle à la langue du calcul, à la langue scientifique comporte effectivement la forclusion de l'objet propre à notre champ - cet objet que Marcel Czermak évoquait rapidement tout à l'heure - c'est-à-dire celui qui fonde la valeur et, dans ce que nous disait Michel Basquin nous pouvions reconnaître le souci effectivement d'une évaluation qui était proche aussi de l'évacuation - je veux dire que tout cela concernait un étalonnage qui, du fait de nous ramener à l'étalon, est susceptible effectivement de nous imaginer de quel objet il peut être question, quel est l'objet qui, fantasmatiquement, est là en cause dans ces opérations.

Si l'on veut se servir de cette démarche que j'évoque à l'instant, on peut comprendre aussi ce qui est le péché originel du behaviourisme, le fait de s'attacher à l'étude des comportements comme s'il y en avait qui étaient anormaux, et d'autres qui seraient les bons.

Il faut bien entre nous aujourd'hui nous demander quels sont les bons ? Qui peut nous dire quels sont les comportements qu'il faut, les comportements qui conviennent et, si cette entreprise devait nous amener à une anthropologie c'est-à-dire non plus à l'étude des comportements pathologiques mais à l'étude du comportement général, alors là il faudrait demander - bien entendu - anthropologie, ça c'est très bien, mais homme ? Qu'est-ce que vous entendez par là ? Où est-ce que vous l'avez rencontré ? Vous, psychiatres, comment le définissez-vous ? Doué de raison ? Ce n'est certainement pas ce que vous pourrez avancer. Nous ne dirons pas que celui que nous appelons le fou a déchu dans son humanité, qu'il est moins homme que les autres. Et si l'homme est l'animal qui rit, eh bien nous savons que, heureusement, chez nos malades, l'humour est volontiers présent ; ce n'est pas ce qui leur fait forcément défaut. Donc, pour les psychiatres qui s'intéressent à l'anthropologie, qu'est-ce qu'ils spécifient par là ? Ce qui voudrait donc dire que ce qui peut-être nous gêne dans nos débats est la difficulté à spécifier notre objet.

Et j'ai peut-être regretté que, par exemple dans son exposé si documenté et si bien construit, Lantéri-Laura par exemple n'ait pas simplement évoqué que, après tout, le terme de discordance sous-tendrait qu'il y en aurait d'autres qui, eux seraient concordants. Ça le supporte, immédiatement, du même coup.

Ou encore que le terme de schizophrénie, dû à qui nous savons et qui, d'ailleurs, doit aussi à la psychanalyse, eh bien que ce terme de schizophrénie, lui, supposerait qu'il y en aurait d'autres qui, eux, seraient dominés par l'unité. Alors que nous savons parfaitement quel splitting, quel clivage s'avère organiser la subjectivité. Alors est-ce qu'il serait pensable d'évoquer que ce qui serait l'objet de la psychiatrie soit cette perte du rapport naturel au monde qui semble bien effectivement définir celui qu'on appelle l'homme, qui n'est plus guidé à l'égard du réel par des savoirs instinctuels, mais par des savoirs acquis ? Je passe bien entendu sur le fait que c'est le plus évident dans le registre du sexuel, mais pas seulement ! - nous savons dans tous les domaines quel hiatus, quelle discordance effectivement marquent le rapport du sujet humain avec son monde - et que, ce qui constitue peut-être la spécificité de notre champ, est donc la dénaturation imposée par cette rupture à un organisme biologique.

Alors que des perturbations de l'appareil biologique puissent retentir sur la relation à cette discordance et la façon de la traiter, cela va de soi ! Et je crois que nous ne saurions assez encourager - en tout cas pour ma part, je le fais du plus intime de ma pensée ou de mon cœur, encourager toutes les recherches de biologie psychiatrique. Avec peut-être la petite réserve suivante : ces recherches biologiques sont organisées sur le siège de la pensée c'est-à-dire le cerveau. En est-ce vraiment le siège ?

Nous n'avons cessé, ici, dans notre démarche de faire sans cesse appel... est-ce que nous avons fait appel à notre pensée ou est-ce que sans cesse nous avons fait appel à des ouvrages ? à des livres, à des références !

Alors on dira : oui ! C'est un simple... une astuce. Ces ouvrages sont bien des effets de la pensée. Ce sont des créations spirituelles, enfin tout ça... et ces ouvrages étaient déjà, eux-mêmes, des réponses à des discours constitués.

Et nous n'allons pas nous engager, bien entendu, dans la question de savoir : qui a commencé et où ça a commencé. Si ça a commencé dans les cerveaux, ou si ça a commencé dans les discours constitués, dans les discours que nous partageons !

Alors donc, que l'on s'attache à l'appareil être supposé le support de la pensée - assurément, il y participe bien sûr ! mais comme je crois l'avoir simplement fait entendre, cela n'épargne en rien le fait que la pensée n'a pas forcément son siège, si je puis dire, localisé, restreint, son siège officiel, son siège légal, la maison-mère, n'est peut-être pas forcément après tout ce que nous croyons !

Pourquoi, après tout, est-ce qu'on ne penserait pas avec son corps ?

Je crois qu'il y aurait de très nombreuses illustrations cliniques qui pourraient montrer comment le fonctionnement du dit corps est susceptible... c'est pas seulement, je ne vais pas me lancer dans la psychosomatique ! Il ne s'agit pas de ça, mais de montrer comment après tout, il peut parfaitement... Il suffit qu'il arrive quelque chose au corps, il y a une remarque de Freud : si vous avez une rage de dents (- il citait qui ? je ne sais plus ; lui-même il citait quelqu'un ! vous voyez ?) Hein, il suffit d'avoir une rage de dents pour qu'aussitôt vous ne puissiez plus penser, par exemple.

Hein, il suffit d'être embarrassé par son corps pour que la pensée s'arrête.

Lacan disait, lui : on pense avec ses pieds. C'est pas seulement, bien sûr, pour nous envoyer une insulte gratuite, mais c'était bien pour dire que dans la mesure où, avec les pieds, on bute c'est-à-dire c'est avec les pieds qu'on bute sur un réel ! et que ce qui nous fait penser, ce n'est jamais que ce sur quoi l'on bute. Alors donc, l'une des questions qu'à l'occasion de ces journées... assurément qui mêle, pour moi, je parle de mon point de vue, l'intérêt et la difficulté... Puisque nous avons une pratique commune et que c'est elle qui devrait orienter, organiser un propos commun, nous avons une pratique commune.

D'ailleurs il faut bien dire que bien souvent les propos tenus ne recouvrent pas nécessairement la pratique effectivement exercée - ça nous l'avons rencontré de nombreuses fois - mais peut-être que, si cette pratique parvenait en quelque sorte à se définir et à accepter de se conceptualiser comme telle, c'est-à-dire à imaginer que la psychiatrie est le champ de cette rupture d'un organisme biologique avec son entourage, avec le réel, peut-être que nous pourrions reprendre l'ensemble de ces questions d'une façon qui ne serait pas, comme le disait Marcel Czermak, une poursuite qui semble infinie de débats traditionnels - mais qui peut-être nous amènerait à des idées neuves et, du même coup peut-être - pourquoi pas ? - douées d'une certaine efficacité.

